

çais au commencement de la semaine dernière, a remporté le plus grand succès. Mme de Goyon a rempli le rôle principal avec un chic ! Mlle Sylva-Doria, qui faisait son début à Montréal, chantait Béatrice. Sa voix est très douce et d'un joli timbre ; il est évident qu'elle n'a pas l'expérience de la scène, car elle est d'une timidité qui rend son action dramatique presque nulle. Il n'y a aucun doute que ce défaut disparaîtra rapidement. Les autres rôles principaux étaient tenus par Mmes Loys (Frisca), Hosdez (Péronelle), Béllisson (Janetta) et MM. Giraul (Orlando), Bisson (Pandolfi) et Portalier (Tromboli). Ce dernier, qui possède une jolie voix de baryton, n'a pas tout à fait répondu à notre attente dans le chœur des tonneliers, qui couvraient du bruit de leurs maillets la voix de Tromboli. Je me rappelle que Gaillard, qui faisait partie de la troupe d'opéra de M. Maurice Grau, il y a une dizaine d'années, domina tout ce tapage de sa voix puissante. Cela est probablement dû à la toux dont souffre M. Portalier depuis son arrivée au milieu de nous.

Jeudi, dixième soirée de gala, on a donné *Joséphine vendue par ses sœurs*, opéra-bouffe assez médiocre de Paul Roger.

Le travail que nécessite les répétitions de *Carmen*, opéra dans lequel débutteront MM. Sallard et Batot, et du *Maître de Forges*, qu'on préparait pour cette semaine, doit être cause de ce qu'on ait été obligé de répéter cet opéra, qu'on avait déjà entendu. Samedi, en matinée, le *Petit Duc*, si populaire, a été répété.

* *

Paul Kauvar, qu'on a joué au Queen's la semaine dernière est certainement une des meilleures pièces du théâtre américain. On n'y voit pas de ces situations impossibles et de ces caractères forcés qu'on a l'habitude de rencontrer dans tous les drames de nos voisins. L'action s'y développe d'une manière naturelle et l'on y sent de l'idée dans l'ensemble et du bon sens dans les détails.

Comme je le disais la semaine dernière l'action se déroule en France, au temps de la Terreur. Le fond de l'intrigue roule sur les amours de Paul Kauvar (H. C. Brinker), membre du comité de salut public et républicain convaincu, et de Diane, fille du duc de Beaumont (Mlle Esther Lyons). Gouroc (Max von Mitzel), un aristocrate déguisé, pris de passion pour Diane, décide d'en faire sa femme et, pour arriver à son but, il ne recule pas devant l'infamie de faire passer Kauvar, dont il est l'ami intime, pour un traître. A cet effet, il lui fait signer en blanc une condamnation à mort sur laquelle il appose le nom du duc de Beaumont (John F. McArdle) et de Diane. Il propose ensuite à Diane de les sauver tous deux si elle veut lui promettre sa main. Diane est secrètement mariée à Paul Kauvar et refuse prudemment, mais elle finit par accepter, avec l'intention de se tuer, la liberté de son père assurée. Paul, pour se justifier, se décide à prendre le déguisement du duc et de répondre à l'appel du nom de ce dernier pour se rendre au supplice. Il est lui-même sauvé par un prêtre qui change ses vêtements pour ceux de Paul, qui s'échappe. On revoit ce dernier au cinquième acte et sous l'habit de général républicain en Vendée, où sont réfugiés le duc et sa fille. Tout est enfin révélé au moment où Gouroc, ou le marquis de Vaux, comme il se nomme maintenant, réclame de Diane le prix de ses trahisons. Le traître se tue et Paul et Diane sont réunis.

Comme je le disais plus haut, le drame est bien fait, ce qui n'empêche pas que certains détails pèchent. C'est ainsi qu'on entend un général de la Révolution dire au moment qu'il va mourir : "Nous nous retrouverons là haut," et autres exclamations de ce genre. Dans les décors, on voit aussi le tricolore flotter sur un château vendéen et, pour lors, royaliste.

Cette semaine, il y a attraction spéciale à ce théâtre. C'est une troupe parisienne qui est à l'affiche. Ceux qui s'attendaient à y entendre le langage académique de Coquelin et de Sarah, se raient cependant grandement déçus. Parleraient-ils, par hasard, canayen ? Oh ! non, ils ne parlent aucune langue. C'est une pantomime qu'on joue et, par conséquent, les acteurs sont muets

comme des carpes. *L'Enfant prodigue*, titre de la comédie, a eu un immense succès à Paris, à Londres et partout où elle a été jouée. C'est un genre tout à fait nouveau ici, et nous n'avons aucun doute qu'il y aura foule tous les soirs.

M. Anderson, le gérant du *Queen's*, est à préparer, pour le 11 courant, une soirée de gala offerte aux journalistes de Montréal. On s'attend à une affluence de journalistes du dehors. M. Anderson, qui sait faire les choses, nous promet une soirée amusante.

* *

Au Royal, une compagnie de genre donne des représentations. Parmi les acteurs dont se compose la troupe, nous voyons une vieille connaissance, Louis Vérande, et sa femme Pâquerette, chanteuse et danseuse excentrique, dont le mariage avec le chanteur populaire a été annoncé l'hiver dernier.

* *

C'est à M. George-J. Sheppard que nous devons d'entendre lundi et mardi, les 11 et 12 décembre prochain. M. Henri Marteau, le jeune violoniste français dont la renommée est maintenant universelle. Les grands journaux de tous les pays s'accordent à faire les plus grands éloges du talent extraordinaire de ce jeune artiste. Il a fait plus d'un voyage triomphal en Europe et aux Etats-Unis. On se rappelle peut-être que M. Marteau devait venir à Montréal l'an dernier, mais qu'au dernier moment, on nous apprit qu'il lui était impossible de remplir ses engagements. J'espère qu'il n'en sera pas de même cette fois. Le Windsor Hall sera, j'en suis certain, trop petit pour contenir tous les amateurs de belle musique. M. Marteau, dont le jeu sur le violon est aussi extraordinaire que celui de Paderewski sur le piano, a un répertoire de cent vingt-cinq morceaux de maîtres, dont plusieurs ont été composés spécialement pour lui ou lui ont été dédiés. Le programme préparé par M. Sheppard pour le second concert sera exclusivement composé de musique des maîtres français.



HENRI MARTEAU, violoniste

Nous publions aujourd'hui le portrait du jeune virtuose, et je regrette que l'espace à ma disposition ne me permette pas d'y ajouter des notes biographiques et des détails de sa carrière artistique. Je tâcherai de le faire dans un prochain numéro.

Joseph Genet

Personne n'a jamais compris personne. On n'a pas le temps d'observer les autres, on n'a pas le temps de les entendre, on n'a que le temps de les blâmer.—HENRY BECQUE.

NOUVELLES SILHOUETTES

Ils s'en vont trois par trois.

A. FILIATREULT.—Si grand... physiquement ! Au moral : mélange (oui, mais l'ange...) Toujours sérieux. Généralement positif. Naquit avec la haine des choses établies. Est-ce sa faute alors s'il a bataillé avec tout le monde ? A répandu des flots d'encens aux pieds d'Euterpe, mais la *muse y cale*. (ouf !)

Signes particuliers : Directeur du *Canada Revue*, mais non corrigé. Editeur des *Ruines cléricales* et de là : *Gaudriole*. A introduit la guillotine en ce pays.

Jouissance énervante : Tâchez de le voir rire.

MARC SAUVALLÉ.—Port majestueux !

Un peu nonchalant dans ses manières. Aime à faire des discours sur les hustings, mais il compte sur sa belle stature, son physique, sa voix forte et ses phrases bien tournées plus que sur le mérite de ses idées. Les femmes croient que c'est un profond politicien.

Signes particuliers : Ancien rédacteur du *Canada Revue*. A abandonné son pseudonyme de Demos pour...

Nota bene.—C'est solide comme du roc et j'en crois la casse impossible.

HORACE SAINT-LOUIS.—Chapeau de soie. Figure réjouie qui a des prétentions au sérieux. Barbe blondissante.

Humble ? Peu. Modeste ? Médiocrement. Très timide ? Pas précisément. Avocat, chanteur, journaliste, conservateur, calembouriste.

Signes particuliers : Pas parent avec Saint-Louis de France, ni l'autre Cinq-Louis. Fait dans le théâtre au *Canada Revue*. Le barreau l'a traité en enfant gâté.

Post scriptum.—Il a écrit un article : *Les avocats et leur ordre*, que vous devriez lire !

JEAN CRIS.

NÉCROLOGIE

C'est avec peine que nous apprenons la mort de madame Ledieu, mère de notre rédacteur en chef, M. Léon Ledieu.

Madame Ledieu est décédée à Arras, France, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, dimanche, 26 novembre, après quelques jours de maladie.

Elle laisse trois fils, M. Elie Ledieu, chevalier de la Légion d'honneur, ancien député ; M. Charles Ledieu, négociant, et de M. Léon Ledieu, avocat, chef du bureau des traducteurs français, de l'Assemblée législative, Québec.

Nous offrons à la famille nos condoléances.

AUX CORRESPONDANTS

PETITE POSTE EN FAMILLE.—J.-B. C., Québec.—Reçu et accepté, le joli poème, sous les conditions posées. Pour le dessin, regrets : impossible de le reproduire d'après cette esquisse ; il en faudrait une à la plume, ou encore mieux et plus simplement une bonne photographie. Nous dire, s.v.p., si vous pourriez la fournir.

Jules L., Halifax, N.-E.—Merci de ce double envoi, fort intéressant. L'une et l'autre pièce passeront en leur temps.

Sans Fiel, Québec.—Inacceptable, pour cette fois... parce que c'est trop personnel et trop jeune. Nous disons "pour cette fois," car il y a indices de réelles dispositions capables de vous faire bienvenir ici. On pourrait, si vous le désirez communiquer privément votre "Sympathie" à la personne intéressée ?... —J. St E.

La marque d'un mérite extraordinaire, c'est que ceux qui l'envient le plus sont contraints de l'avouer.—LA ROCHEFOUCAULT.